Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

35 | 2007

La Restauration revisitée - Les formes de la protestation - Une histoire de l'Etat

Les poètes et les princes : figures et postures des thuriféraires du pouvoir sous la Restauration

Poets and princes: the eulogisers of the Restoration

Corinne Legoy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2042>

DOI : 10.4000/rh19.2042

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2007

Pagination : 34-49

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Corinne Legoy, « Les poètes et les princes : figures et postures des thuriféraires du pouvoir sous la Restauration », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 35 | 2007, mis en ligne le 20 décembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2042> ; DOI : 10.4000/rh19.2042

Tous droits réservés

CORINNE LEGOY

*Les poètes et les princes : figures et postures
des thuriféraires du pouvoir sous la Restauration*

« Rapprochez-vous de la cour et du pouvoir [...]. Les Bourbons aiment tant à favoriser les lettres et les arts ! aussi soyez à la fois poète religieux et poète royaliste. Non seulement ce sera bien, mais vous ferez fortune. »¹

Si la Restauration eut ses satiristes et ses pamphlétaires, comme Pierre-Jean de Béranger ou Paul-Louis Courier, elle eut également son armée de thuriféraires², grands et petits noms de la poésie ou de la chanson. Quelques-uns, poètes de génie, survécurent, quand tous les autres – les Anglemont, Bignan ou Théaulon – prirent le visage de vils flatteurs et de piètres rimeurs, moralement condamnables, politiquement suspects et artistiquement pitoyables. La postérité leur a préféré la posture grandiose de l'imprécateur ou du contestataire, la figure de l'artiste indépendant, contempteur du pouvoir – jusqu'à masquer ces moins grandioses gardiens de l'ordre établi, qui placèrent leur combat de lettrés aux côtés du régime en place, qui choisirent d'adhérer et de servir, de célébrer et de défendre. Ainsi les quelques 600 auteurs qui, entre 1815 et 1830, mirent leur plume au service des Bourbons restaurés forment-ils un monde oublié et, avec lui, plus de 2000 poésies d'éloge suscitées par la Restauration. Pourtant, cette curieuse cohorte qui va du polygraphe habile au poète-misère³ en passant par le jeune « enfant sublime » de la poésie, le royaliste de combat ou l'académicien besogneux, a contribué à l'émergence d'une figure neuve de l'homme de lettres et au bouleversement radical des conditions du dialogue entre écrivain et pouvoir. Héritiers d'une longue tradition, mais héritiers infidèles et impossibles, ces hommes ont revisité le service du prince à l'ombre de la Révolution, dans les convulsions de

1. Balzac, « Les deux poètes », dans *Illusions perdues*, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 115-116 (Mme de Bargeton à Lucien de Rubempré).

2. Ce terme qui désigne, dans la liturgie catholique, le clerc chargé de l'encensoir, désigne, au sens figuré, tous les auteurs de poésies d'éloge, par-delà leur diversité profonde d'horizons.

3. Pour reprendre le beau titre de l'ouvrage d'Alphonse Séché, *Les poètes-misère*, Paris, Michaud, s.d.

leur temps, entre le deuil de l'Ancien régime et le difficile avènement d'une modernité politique : ils ont en effet poursuivi, en conscience, le mouvement de consécration de l'écrivain qui fait le lit de leur autorité, ont parachevé, dans le service, la construction de leur indépendance et revendiqué, dans la célébration, une prise de parole politique dont le destinataire n'est plus un intangible Prince mais bien l'espace public devenu un enjeu. À rebours d'une vision schématique de l'éloge et de ses hérauts, ils nous invitent donc à saisir, dans leur historicité profonde, les identités et les postures de ces serviteurs du pouvoir, les formes d'intervention dans le débat public et les rapports tissés avec l'État monarchique.

LES POÈTES DES PRINCES : DES IDENTITÉS MULTIPLES

Les thuriféraires de la Restauration n'ont pas d'histoire : l'oubli railleur ou indifférent a englouti ces hagiographes d'un régime « impossible », hérauts d'une tradition dont la critique fut plus efficace, acteurs d'une guerre des plumes que les frondeurs ont emportée. Ils constituent pourtant un monde foisonnant, qui mêle les multiples figures des poètes des princes et les manières de célébrer. À les suivre, on mesure l'hétérogénéité profonde de ce ministère de la gloire trop rapidement réduit à la servilité inconstante et hypocrite. Il importe donc d'esquisser le portrait des ces hommes pour comprendre leur geste dans toute sa densité historique.

Sur 955 titres qui composent le corpus⁴, et qui correspondent en réalité à plus de 2000 textes, seuls 16 % sont des textes anonymes. Le reste est l'œuvre de 583 auteurs, qui ne composent ni un groupe d'âge, ni une véritable communauté politique. Les 219 thuriféraires de la Restauration pour lesquels nous avons retrouvé une date de naissance se répartissent en effet, pour l'essentiel⁵, en trois grandes tranches d'âge. Tout d'abord, des hommes déjà mûrs en 1789 (nés entre 1730 et 1769, ils représentent 25 % d'entre eux), imprégnés des préceptes rhétoriques des collèges d'Ancien Régime (nombre d'entre eux ont été formés à Juilly, au collège des Grassins ou à La Flèche), contemporains des Lumières, qu'ils ont parfois combattues mais dont ils ont bien davantage hérité. Ensuite, des hommes nés dans la décennie 1770 (ils représentent également 25 % du groupe), qui sont entrés à l'âge d'homme dans la Révolution, et ont forgé leur culture dans le combat révolutionnaire ou contre-révolutionnaire. De fait, l'hétérogénéité des engagements est frappante au sein de ce groupe qui compte à la fois d'anciens émigrés (tels Alis-

4. Étudié dans ma thèse, *Éloges politiques et thuriféraires de la Restauration. Chanter, servir ou combattre, les sens de la célébration*, sous la direction d'Alain Corbin, Université Paris-I, 2004. Le corpus est constitué de poèmes imprimés, rassemblés à partir du catalogue d'Histoire de France de la Bibliothèque Nationale et de textes manuscrits collectés aux Archives Nationales dans les séries F1cI 118, O3 354, O3 664-675, O3 1303, BB17 A 43, F17 1025(3), F17 1025(4).

5. Restent 15 % des 219 panégyristes nés entre 1780 et 1789 et 2 auteurs nés après 1810.

san de Chazet, Elzéar de Sabran ou le marquis de Coriolis d'Espinouse), des adversaires convaincus de la Révolution (Regnaud de Paris ou Lestrade), d'anciens patriotes (Pierre Colau), voire d'ex-partisans de la Montagne. On peut citer ainsi Dusaulchoy, au parcours quelque peu chaotique : un temps collaborateur de Camille Desmoulins, il se rapproche ensuite du pamphlétaire royaliste Suleau. On peut ajouter le cas de Dusausoir, auteur en 1793 d'un *Discours sur l'anniversaire de la mort du dernier tyran français* et, avec Marie-Joseph Chénier, d'*hymnes et prières en usage dans les temples de la Raison*. Des hommes, enfin, nés dans les décennies 1790 et 1800 (ils représentent environ un tiers des auteurs), imprégnés pour beaucoup par un désaveu de la Révolution et formés dans le moule d'un enseignement renouant assez largement avec le cadre scolaire d'Ancien Régime.

Les thuriféraires ne forment pas davantage un groupe social homogène et ne sont pas même liés par une représentation commune de leur fonction, s'adonnant à l'éloge tantôt avec parcimonie tantôt avec une versatilité désarmante. Ils ne partagent qu'un geste et qu'un soutien conjoncturel, au mieux donc une communauté d'usage. Aussi n'est-il pas étonnant que ces hommes, autant socialement que par leurs fonctions, appartiennent essentiellement aux capacités en pleine ascension dans la France du premier XIX^e siècle. Une part importante des thuriféraires de la Restauration (près de 25 %) sont ainsi des professionnels de l'écriture, qu'ils soient poètes, vaudevillistes ou chansonniers, journalistes ou polygraphes. Ce chiffre est à souligner puisque les individus dont l'écriture est l'unique emploi et la seule source de revenus sont encore assez rares, quoiqu'en augmentation, dans la société du début du XIX^e siècle. On trouve également des hommes de loi, qui poursuivent la longue tradition des juristes-écrivains, des employés d'administration, des médecins, des libraires, des professeurs et quelques artistes. On croise cependant aussi une foule d'individus modestes. C'est le cas de Lamiral, né d'un père ouvrier boulanger et d'une mère ouvrière, figure curieuse du Paris de la Restauration dépeinte par Champfleury dans ses *Excentriques* : un temps sonneur de cloches, il se fait ensuite auteur dramatique. C'est également le cas de Dourille, né dans la Drôme et fils de maçon, ou de Paccard né à Paris d'une mère domestique. Si la majorité des auteurs de poésies d'éloges est donc passée par les collèges ou les institutions concurrentes (préceptorat, pension ou séminaire), il est également nombre de « peu-lettrés » qui recourent au genre poétique pour s'adresser au pouvoir, à l'image de Jacques-Martin Glise, menuisier dans les Basses-Alpes. Soucieux des conventions, ils associent une orthographe et une grammaire approximatives à cette forme contraignante et ritualisée qu'est la versification. Chez ces hommes alphabétisés, mais loin de la culture des élites, des univers de langage entrent ainsi étonnamment en collision ainsi que l'ont montré Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider pour l'écriture des peu-lettrés de la période révolu-

tionnaire⁶. L'existence de cette parole thuriféraire émanant d'hommes peu instruits et exclus du suffrage témoigne ainsi d'une aspiration forte à l'affirmation de soi comme acteur politique et à la négociation d'un pouvoir de dire. L'éloge du pouvoir remplit alors une fonction d'expression politique infra-censitaire, qui lui confère une dimension inédite, héritière à sa façon de revendications populaires écloses durant la période révolutionnaire.

Derrière ces thuriféraires de la Restauration, il n'y a donc ni les mêmes types d'écrivains, ni les mêmes cercles, même si, à l'évidence, bon nombre d'entre eux partagent certaines formes de sociabilité, certaines pratiques culturelles et certains circuits de reconnaissance sociale. Ils appartiennent en effet tout autant au Parnasse qu'à la bohème de leur temps. De fait, grands noms de la poésie – Hugo et Lamartine – et poètes renommés sous la Restauration, qu'ils soient membres de l'Académie française (Baour-Lormian, Guiraud et Soumet) ou chansonniers en vogue, tel Désaugiers, chantent la gloire des Bourbons. Ces auteurs sont insérés dans le réseau académique des sociétés savantes, essentielles pour la promotion d'une figure d'érudit civique, héritée des Lumières⁷, et pour la constitution d'un pouvoir des gens de lettres conscient de lui-même. Ils appartiennent aux sociétés les plus prestigieuses de leur temps – Académie Française, mais également Académie des Jeux Floraux et Société des Bonnes Lettres – ou sont membres des très réputées sociétés chantantes, telles les Soupers de Momus et le Caveau Moderne. Ces poètes célèbres, les plus insérés dans les réseaux littéraires et politiques de la Restauration, fournissent nombre d'articles pour les journaux du temps : Soumet et Hugo, par exemple, écrivent pour le *Conservateur Littéraire* et Loyson pour le *Lycée Français*. Au-delà de cette élite parisienne des gens de lettres, l'essentiel des panégyristes, qu'ils soient polygraphes, poètes ou publicistes, fréquentent les multiples académies de province, scientifiques, agricoles ou littéraires : Aguilar est membre de la Société des Sciences de Montpellier, Mannoury-Dectot de la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, Anne Bignan de l'Académie des Lettres de Cambrai. À côté de ces auteurs, reconnus localement ou plus largement, une foule d'auteurs semi-intégrés, mais plus souvent véritables marginaux des lettres, multiplient également les vers à la gloire des Bourbons. Ils appartiennent à la bohème du premier XIX^e siècle – oubliée entre la bohème d'Ancien Régime et la bohème à la Murger – dont la vie s'est jouée entre suppliques, hospices et prison pour dettes, ces lieux et ces pratiques propres aux poètes-misère. De Sainte-Pélagie, plusieurs thuriféraires ont ainsi fait l'expérience, tels Eugène de Pradel, Héltas de Meun ou Durand de Modurange. Certains ont vécu leurs difficultés matérielles dans

6. *L'écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

7. Voir Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux 1680-1789*, Paris-La Haye, Mouton, 1978, p. 136.

une fière excentricité, à l'image de Denne-Baron⁸, célèbre original de la capitale, dont il a longtemps défrayé la chronique, finissant sa vie entre le jardin du Luxembourg et la bibliothèque Sainte-Geneviève; d'autres dans le silence, telle Mme Tastu⁹, ou dans les récriminations. Pour certains de ces auteurs, l'entrée en littérature s'est faite au lendemain de la Révolution, à la suite de l'interruption d'une carrière entamée sous l'Ancien Régime. Ayant perdu offices, professions et statuts, ils se lancent dans l'écriture, sans recouvrer de véritable situation ou stabilité sous la Restauration, cette « seconde vie » représentant alors pour eux une véritable fracture. On peut citer, par exemple, Jacob-Abraham Soubira, notaire avant la Révolution, qui émigre en 1791 et tente sous la Restauration (alors qu'il a déjà plus de 50 ans) de vivre de sa plume, et Louis Damin, né en 1769, avocat sous l'Ancien Régime, qui se fait lui aussi écrivain. D'autres cumulent plusieurs professions fort aléatoirement – la carrière d'un Brad, successivement chirurgien-major, poète et limonadier, en est un surprenant exemple. Beaucoup sont ainsi morts dans la misère et l'indifférence d'un taudis ou d'un hospice – ainsi de Bignon¹⁰, Bobèche¹¹ ou Dourille¹² –, parfois fort jeunes à l'image de Durand de Modurange¹³, parfois après une carrière riche de succès comme Marie-Joseph Pain¹⁴.

LE SACRE DU POÈTE DANS LE SERVICE DU PRINCE

Tous ces hommes, écrivains reconnus autant que marginaux des lettres, professionnels de l'écriture autant qu'auteurs d'un jour, contribuent, à l'âge romantique, à l'émergence d'une conception nouvelle de l'éloge, rompant avec l'image convenue du panégyriste intéressé et sans convictions. Le procès des thuriféraires s'est longtemps nourri de leur identification à quelques girouettes fameuses, brocardées en des mots féroces par leurs contemporains, à commencer par Chateaubriand dans cette sentence railleuse :

8. Mort, selon les mots de Dumas, qui lui consacre une notice, « comme meurent les poètes, sans domaine et sans épis jaunissants » (*Bric-à-brac*, Paris, Lévy, 1861, p. 213).

9. Si l'on ne peut ranger Mme Tastu parmi les poètes-misère, il est indéniable cependant qu'elle connaît une période matériellement difficile entre 1830 (qui ruine son mari) et 1838 (date à laquelle il retrouve un emploi de bibliothécaire). Montalivet intercède ainsi en sa faveur auprès du ministre des Travaux Publics et du Commerce en 1831 : « Permettez-moi de réclamer toute votre bienveillance pour Mme Tastu dont vous connaissez les charmantes poésies. Mon intention était de lui accorder une pension de 1 200 frs, ma sortie du ministère m'a empêché de tenir ma promesse. Mme Tastu a trop de titres à la bienveillance du gouvernement pour qu'il y ait de l'indiscrétion de ma part à vous prier de réparer un oubli involontaire [...] », Arch. nat. (archives nationales), F17 3225, dossier individuel.

10. Qui meurt vers 1845-1850, dans une maison de retraite municipale.

11. Célèbre paradeur sous l'Empire et la Restauration, on perd sa trace vers 1840, ses dernières œuvres datant de 1835 et sa dernière activité connue étant celle de musicien ambulant.

12. Qui meurt en 1855 à l'hospice de Crest (dans la Drôme), après une vie chaotique marquée par la gêne financière.

13. Il meurt à Paris, où il avait rêvé trouver le succès, à l'âge de 37 ans.

14. Vaudevilliste et chansonnier réputé, ami et rival d'Alissan de Chazet, il meurt cependant presque nécessairement en 1830.

« Il est des hommes qui, après avoir prêté serment à la République une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe. »¹⁵

Le legs a été fort durable, vouant à l'opprobre des hommes qui, tous, auraient chanté tous les régimes sur tous les tons. Force est pourtant de reconnaître que les thuriféraires de la Restauration ont une pratique plus mesurée et plus circonspecte de l'éloge du pouvoir. Le nombre moyen de textes écrits par les panégyristes des Bourbons permet tout d'abord et d'emblée de mettre à mal l'image du thuriféraire infatigable. De fait, l'écrasante majorité de ces hommes (63 %) n'ont écrit qu'un seul texte d'éloge à l'intention du régime et 17 % en ont écrit deux. À l'inverse, la frange à laquelle la pratique thuriféraire se trouve invariablement identifiée, à savoir de féconds et serviles laudateurs, ne correspond qu'à 18 % d'entre eux. Seuls 112 auteurs ont écrit plus de trois textes, dont 52 seulement en ont écrit plus de 5. S'ils sont les plus connus – appartenant tous au monde des chansonniers et vaudevillistes de la Restauration¹⁶ –, il est difficile d'en faire l'échantillon représentatif de la pratique thuriféraire. Leur inconstance est également à nuancer fortement. De fait, ce sont 87 % des thuriféraires qui n'ont célébré que les Bourbons : seuls 42 d'entre eux avaient célébré la Révolution française ou l'Empire et seuls une quarantaine ont célébré la monarchie de Juillet, la seconde République, voire le second Empire – sous la forme d'une production thuriféraire tout du moins. À l'inverse, certains panégyristes avaient célébré les Bourbons avant leur retour : Dorion, par exemple, fit imprimer en l'an VI une héroïde en faveur de la famille royale. Quelques-uns, surtout, ont continué à s'intéresser aux Bourbons après l'échec de la Restauration : Alexandre Guiraud célèbre ainsi la *Communion du duc de Bordeaux*¹⁷, de même que le très ultra comte de Marcellus dans sa *Première communion d'un jeune exilé. Ode*¹⁸.

À suivre ainsi la production des thuriféraires, on mesure combien la louange est avant tout l'expression ritualisée d'un enthousiasme politique de circonstance. Elle s'affirme en effet comme une pratique plus complexe que l'assentiment servile et complaisant, se muant, sous la Restauration, en une véritable écriture de l'engagement, héritière du rôle nouveau de l'homme de lettres défini à partir des Lumières, héritière également de l'éclosion de la parole publique ouverte par la période révolutionnaire.

Si le XVIII^e siècle, ses Lumières et ses républicains des lettres ont marqué,

15. Ces mots tirés de *De la Restauration et de la monarchie élective ou réponse à l'interpellation de quelques journaux sur mon refus de servir le nouveau gouvernement* (*Grands écrits politiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1993, tome II, p. 577), sont cités en exergue du *Nouveau dictionnaire des girouettes ou Nos grands hommes peints par eux-mêmes, par une girouette inamovible*, Paris, Imprimerie de Doyen, 1832.

16. Citons par exemple, et seulement, Désaugiers, Brazier, Alissan de Chazet et Capelle.

17. Nantes, C. Merson, s.d. [1832].

18. Montpellier, Seguin, 1832.

on le sait, une légitimation inédite du statut et de la mission de l'homme de lettres, le premier XIX^e siècle, paradoxalement, poursuit et approfondit ce mouvement. Le philosophe des Lumières, dont la foi en la raison et l'esprit d'abstraction sont discrédités par la génération contre-révolutionnaire parce que rendus responsables des excès de la Terreur, cède la place au poète, objet du sacre de l'écrivain analysé par Paul Bénichou¹⁹. Il se trouve alors investi d'un ministère social et politique qu'il revendique et assume de plus en plus nettement dans le contexte post-révolutionnaire de reconstruction d'une société stable et harmonieuse. À cela s'ajoute l'effervescence politique propre à la France romantique où s'épanouit une vive circulation des idées et où s'opère une véritable collusion de la littérature et de la politique. Ce grand « parlage »²⁰, cette prolifération des discours militants est une toile de fond essentielle : c'est en effet cette conversation publique intensément ouverte par la Révolution et finalement renouée sous la Restauration qui vient aussi bouleverser les conditions anciennes du dialogue entre les poètes et les princes.

Il faut, à cet égard, souligner tout d'abord que la plupart des auteurs conçoivent leurs textes comme une manifestation libre de leur admiration et de leur fidélité, sans faire intervenir ni sollicitation ni demande et sans véritable lien d'intérêt avec le pouvoir²¹. L'étude des multiples lettres que les thuriféraires adressent aux différentes instances de l'État monarchique entre 1815 et 1830²² nous montre en effet que seuls 180 auteurs sur les quelques 600 panégyristes des Bourbons ont adressé leurs textes au pouvoir et, parmi eux, seule une petite centaine a associé une sollicitation (demande de pension, de secours, de souscription ou de place) à ses éloges. L'écrasante majorité de la production thuriféraire échappe donc à l'aspiration au mécénat et à l'invocation des subsides du pouvoir : le geste est investi d'une nouvelle signification, celle d'une véritable manifestation d'adhésion, marquée par la survivance d'un lien affectif et peu rationalisé au pouvoir en même temps que par la revendication neuve d'une prise de parole politique. Les auteurs qui,

19. Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain. 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, 1996.

20. Pour reprendre une expression d'Auguste Jal : « Jamais depuis la Révolution, le parlage, c'est-à-dire les discours d'ignorants ou de gens passionnés et irréfléchis, n'avait pris autant ses ébats contre toute discipline. [...] Ce fut alors un déchaînement de nouvelles à la main, de chansons, de pamphlets, d'épigrammes, de satires, de fables, de caricatures, qui harcelèrent l'autorité », *Souvenirs d'un homme de lettres*, Paris, L. Techener, 1877, p. 433-434.

21. À l'image, par exemple, de Ponsard, professeur dans les Ardennes, auteur d'un hommage en vers célébrant la « chute des Titans » : « J'ose intercéder auprès de vous la faveur de faire connaître à Sa Majesté par ce faible ouvrage les sentimens dont son auteur est pénétré. Est-ce un risible amour propre qui me donne cette hardiesse ? Est-ce l'orgueil plus noble d'un sujet enthousiaste des vertus de son Roi ? Je suis tenté de m'avouer que ma démarche résulte de la combinaison de ces deux causes [...]. Toutefois, Monseigneur, n'y cherchez pas un subterfuge ambitieux : celui qui a fait cette ode est heureux et tranquille et n'a point de place à demander... », Lettre du 20 juillet 1815 au ministre de l'Intérieur, accompagnant une pièce de vers intitulée *Aux Princes alliés. Chute des Titans*, Arch. nat., F17 1025(4).

22. Elles accompagnent les pièces de vers adressées au pouvoir et conservées aux Archives nationales dans les séries mentionnées précédemment.

dans leurs missives, invoquent très classiquement la tradition mécénique de la monarchie française, la réinterprètent en effet à l'aune d'une valorisation, nouvelle par sa force, de la figure du poète. Elle est telle qu'Auguste Jal peut constater : « Les artistes et les écrivains ont senti depuis la Restauration qu'ils étaient quelque chose et que dans le monde ils composaient un monde à part »²³. De fait, domine nettement chez les panégyristes le sentiment de leur utilité sociale et politique, qui fonde une volonté inédite d'intervention dans l'espace public. Et contrairement à la simple flatterie, régie essentiellement par le code « paroles contre faveurs »²⁴, les éloges affirment la légitimité de leurs auteurs à intervenir dans le « gouvernement des esprits » : ils sont bien la négociation d'un espace d'affirmation politique, la revendication d'une parole efficace. Lettres, avertissements ou introductions, en témoignent clairement. Riballier, auteur en 1817 d'une *Epître* en l'honneur de Louis XVIII, exprime ces visées combatives :

« Pénétré d'admiration et de respect pour le meilleur des Rois, je pensais que tous les Français devaient s'estimer heureux de vivre sous son gouvernement paternel. Cependant quelques jaloux retentissent encore de déclamation. Il est certains personnages, très honnêtes gens d'ailleurs, qui pleins d'une humeur atrabilaire, se font une habitude de tout fronder. C'est pour combattre cette détestable manie que j'ai conçu l'idée de dire mon avis à ces modernes aristarques. »²⁵

La plupart des thuriféraires revendiquent la même mission pédagogique et idéologique, visant à lutter contre les éventuels ennemis et les fragiles ralliés. Tous prétendent travailler, par leurs écrits, à la disparition de « l'esprit de parti » et à la réunion des Français derrière leur souverain légitime. C'est le cas de Vigné qui déclare : « Je rappelle à l'esprit d'équité, de conciliation, ceux qui pourraient s'en éloigner. N'ayons tous qu'une même volonté [...]. Travaillons à l'extinction de tous les partis à la place desquels il devrait nous paraître si doux d'élever dans nos cœurs un trône à la justice, à l'humanité »²⁶. Quant à l'anonyme auteur des *Cris de l'espérance à l'avènement de Charles X*, il prétend rien moins que faire « l'éducation monarchico-constitutionnelle des classes peu éclairées »²⁷. Le rôle que les panégyristes de la Restauration s'assignent déborde donc largement la figure conventionnelle de l'auteur d'éloge. Certes, du feu créateur classique, enfant des Muses, dérivent encore des représentations convenues du poète comme visionnaire et prophète, lui conférant une fonction révélatrice. Cette lecture classique est cependant

23. Auguste Jal, *Souvenirs...*, ouv. cité, p. 521.

24. Analysé par Jean Starobinski dans *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 65 et suiv.

25. Lettre du 15 juillet 1817 au comte de Pradel, Arch. nat. F17 1025 (4).

26. Avertissement de *La violette et le lis*, Rouen, Imp. de Périaux, 1815.

27. *Les cris de l'espérance à l'avènement de Charles X, répétés par un écho*, Paris, Imprimerie de Lachevardière fils, 1824.

supplantée par une autre conception, dont témoignent toutes les mises en scène de l'émotion comme trouble personnel, politique et circonstanciel et, partant, de l'éloge comme écriture de l'urgence et de l'instant. Elles révèlent une sacralisation du poète comme révélateur du sens profond du monde, qui trouve sa source dans la vocation nouvelle assignée au poète par le courant contre-révolutionnaire : figure du poète sage dans ses émotions, porteur d'une parole instructive, écouté par les rois et les peuples, opposée à celle du « guide aveugle » qu'est le philosophe, cruel, monstrueux, entraîné de l'erreur à l'horreur par sa raison superbe et égarée²⁸. Aussi le panégyriste du premier XIX^e siècle prend-il tour à tour le visage du poète-conscience, du poète lucide, du poète inquiet, insolent, révolté ou railleur. Loin de se faire le simple chanteur des émotions publiques dans un dialogue privilégié avec le pouvoir, il s'excepte alors de la communauté nationale en vertu d'une lucidité qui lui est propre. C'est l'image d'un Saint-Victor triste et inquiet au milieu des Français qui acclament joyeusement les Bourbons : il craint les « méchants », ces parjures d'hier qui, aujourd'hui, entourent le Roi. Dieu intervient alors pour souligner toute l'injustice de ces peurs, en lui rappelant que les hypocrites seront punis²⁹. Cette lucidité discordante peut aller jusqu'à placer le poète en rupture avec son propre camp. L'indignation, l'emportement, les imprécations dont fourmille la parole de gloire la font ainsi glisser en parole critique, voire en parole de la révolte. Lizot, par exemple, s'emporte contre les Français dont il dénonce violemment l'inaction pendant la Révolution :

« Que faisiez-vous, Français, tandis qu'à sa clémence,
Qu'à son amour pour vous Louis livrait son coeur ?
Malheureux ! vous dormiez ; et votre indifférence
Enhardit vos bourreaux, ralluma leur fureur ! »³⁰

Cet emportement des poètes n'épargne pas non plus les rois, qui sont souvent l'objet de foudres sans complaisance. L'assassinat du duc de Berry alimente la rancœur, l'impatience et la révolte de nombre de panégyristes, à l'image du chevalier de Port-de-Guy :

« Tremblez, réveillez-vous d'un sommeil léthargique,
Réveillez-vous, tremblez de mon cri prophétique ;
Frémissez, Rois puissants, l'amour de vos sujets
Ne vous sauvera pas des poignards qui sont prêts.
Sur tous les points du globe un Louvel peut paraître. »³¹

28. *Au Roi, le jour de la restauration de la statue de Henri IV. Ode*, par Drap-Arnaud, Paris, Imprimerie de Hocquet, 1818.

29. *Ode sur la première et la seconde Restauration du trône*, par J.-B. de Saint-Victor, Paris, Imprimerie de P. Didot aîné, 1815.

30. *Ode aux Français*, Moissac, Imprimerie de Broustet, 1818.

31. *Nos regrets. Héroïde*, par le ch^{er} de Port-de-Guy, Paris, Imp. de A. Boucher, 1820.

Enfin, le fonctionnement même du discours d'éloge sous la Restauration, qui rompt la situation d'allocution conventionnelle propre au genre, trahit son investissement polémique. Usuellement, l'éloge vise toujours le prince comme destinataire ultime, fût-ce implicitement, en même temps qu'il peut aussi s'adresser à la France. Adresses et questions oratoires à destination du souverain et de la communauté nationale appartiennent donc aux conventions du genre ; en revanche, l'apostrophe est plus rare, et à plus forte raison l'apostrophe à l'adversaire, qui vient de fait substituer une autre visée à la visée laudative³². Elle est pourtant fréquente dans les éloges de la Restauration qui reprennent là des stratégies discursives inaugurées sous la Révolution par la presse et les libelles tant révolutionnaires que contre-révolutionnaires. Les adversaires politiques sont ainsi l'objet de railleries méprisantes ou d'imprécations grandiloquentes et les thuriféraires mobilisent à leur encontre une rhétorique de l'invective qui, tour à tour, les menace, les intimide ou les dénonce³³. La violence verbale que, ce faisant, les panégyristes logent dans leur discours, contribue également à en faire une véritable littérature militante, engagée dans un contexte de reconstruction et de vifs débats politiques.

RUPTURE AVEC LA TRADITION MÉCÉNIQUE

Les chantes de la Restauration imposent ainsi une écriture thuriféraire largement affranchie de la seule logique mécénique et conçue autant que revendiquée comme un geste d'engagement. Cet affranchissement, cependant, se construit dans la confrontation avec le pouvoir que célèbrent les panégyristes. La redéfinition du genre autant que l'affirmation de la figure du poète politique doivent en effet être éclairées dans une dialectique qui inclut l'attitude de l'État monarchique ainsi que les transformations contemporaines du marché du livre³⁴.

Si les gens de lettres du XVIII^e siècle étaient encore, financièrement, tributaires du pouvoir, du fait de l'étroitesse voire de l'inexistence du marché

32. Voir Laurent Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 1993, p. 398-399 et Pierre Zoberman, *Les panégyriques du Roi prononcées dans l'Académie française*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1991, p. 84.

33. Citons seulement ces vers d'Amédée de Tissot : « Malheur à vous, hommes perfides / Qui méprisez le joug des lois, / Et dont les trames parricides / Sont le fléau des meilleurs rois ! / Voici le jour de la justice ; / Vos attentats sont découverts : / Je vois déjà votre supplice servir d'exemple à l'univers », *Ode sur le baptême de Mgr le duc de Bordeaux*, Arch. nat., O3 281.

34. Voir Robert Bied, « 1780-1830. L'éditeur à l'âge des révolutions », dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin [dir.], *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le livre triomphant*, Fayard, Paris, 1990, p. 775 et suiv. Il montre comment, sous l'effet du développement des connaissances et de la scolarisation, de l'essor de la presse, des besoins accrus de la vie administrative, on assiste à la fois à une croissance numérique des milieux intellectuels et au passage des auteurs du système de la faveur royale à l'indépendance sociale et financière qui les contraint à vivre de leur plume.

du livre, la Restauration constitue une étape essentielle dans le mouvement d'émancipation des hommes de lettres, condition de leur pouvoir critique, indépendant et légitime. On passe alors des poètes du Prince, liés à lui financièrement par le système du mécénat d'État, aux « mages romantiques », économiquement détachés de la sphère du pouvoir et pouvant revendiquer un sacerdoce à la fois littéraire et moral. Cette rupture avec les logiques mécaniques, qui retentit sur le genre thuriféraire, s'alimente chez les auteurs de la prise de conscience que le seul service du Prince ne paie plus, que le marché éditorial, en revanche, peut être source de prestige et de revenus et que la notoriété avérée d'un poète peut, en retour, lui garantir des subsides du pouvoir. L'étude des pensions et subventions allouées aux thuriféraires des Bourbons ainsi que du courrier qui les entoure témoigne de ces mutations essentielles³⁵.

Sous la Restauration, les pensions n'en demeurent pas moins l'objet de grandes convoitises dans la mesure où persistent encore les traditions d'Ancien Régime. Le jeune Hugo lui-même compte fermement obtenir une pension du pouvoir pour assurer sa carrière : « Je vais donc tâcher d'obtenir, avec la pension qui m'est promise, une sinécure qui me présente un revenu assuré », écrit-il le 27 juin 1821 à Pierre Foucher, père d'Adèle, avant de se réjouir hautement de son obtention : « J'ai enfin obtenu mon traitement académique. Le roi m'accorde, ainsi qu'à mon honorable confrère, M. Alexandre Soumet, une pension de 1200 fr[anc]s sur sa cassette. »³⁶ Le cercle des pensionnés est cependant restreint et ils sont seulement 22 thuriféraires à percevoir une pension, moins en raison de leurs services poétiques que de la notoriété dont ils jouissent. De fait, la production thuriféraire n'est jamais un critère déterminant pour l'obtention de subsides du pouvoir, la logique des pensions se fondant essentiellement sur le souci de la gloire du pouvoir et le mécénat étant sous-tendu par une visée d'ostentation sociale. Pour reprendre la formule de Pascal Ory, l'État accorde ses subsides aux artistes « pour l'amour de l'art et pour l'amour de soi »³⁷. Les artistes favorisés par le système sont donc ceux à la réputation établie ou ceux dont le talent était prometteur. Aussi les pensionnés de la Restauration sont-ils, entre autres, Alissan de Chazet, Ancelot, Baour-Lormian, Soumet, Delphine Gay, Hugo et Lamartine. Si l'on ajoute les quelques thuriféraires qui bénéficient d'une place (comme Gentil de Chavagnac, lecteur honoraire de Louis XVIII ou Mennechet, secrétaire particu-

35. Elle est rendue possible par les très précieux procès-verbaux des séances de la commission des pensions mise en place en 1825 sous la direction de Sosthène de La Rochefoucauld, alors à la tête de la direction des Beaux-Arts de la Maison du Roi. Ils sont conservés aux Archives nationales dans les cartons O3 778 à 798, O3 799, O3 800. On dispose également de dossiers individuels sur les auteurs ainsi que d'états annuels des sommes allouées aux artistes dans les cartons O3 305 à O3 1317.

36. Victor Hugo, *Correspondance familiale et écrits intimes*, Paris, Robert Laffont, 1988, tome I, lettre du 22 juin 1822.

37. Pascal Ory, « Politiques culturelles avant la lettre : trois lignes françaises, de la Révolution au Front populaire », dans Raymonde Moulin [dir.], *Sociologie de l'art, Colloque international, Marseille 13-14 juin 1985*, Paris, La Documentation Française, 1986.

lier du duc de Duras puis secrétaire de la Chambre du Roi de 1821 à 1830), seuls une trentaine d'auteurs sont liés à la monarchie par le mécénat d'État, sans pour autant que le pouvoir en attende dépendance servile ou inféodation. Il n'y a en effet, en la matière, pas de système de commande publique, à la différence des beaux-arts, et aux seules exceptions – encore qu'il s'agisse plus d'incitations que de commandes – du baptême du duc de Bordeaux, pour lequel il a été demandé une œuvre à Hugo³⁸ et, surtout, du sacre de Charles X où sont invités Hugo, qui va à Reims avec Nodier, et Lamartine. L'écriture thuriféraire apparaît donc bien comme une écriture spontanée que n'impose pas l'impulsion de l'État. Bien plus, le pouvoir se montre méfiant à l'égard des panégyristes professionnels ou des royalistes à l'enthousiasme encombrant et le silence bureaucratique vient, la plupart du temps, répondre aux différents hommages des poètes. Lâiné, ministre de l'Intérieur de 1816 à 1818, s'en explique clairement auprès de Théophile Mandar, qui sollicitait son avis sur l'une de ses œuvres : « Je n'ai aucun ordre à vous donner relativement à la publication de votre ouvrage ; chacun étant libre d'imprimer ce qui lui plaît, en se conformant aux lois sur la liberté de la presse. Quant à des conseils, Monsieur, vous devez concevoir que le nombre de mes occupations me met dans l'impossibilité de lire la plupart des brochures et des manuscrits qui me sont adressés par leurs auteurs »³⁹. De surcroît, l'État semble souvent refuser la logique du service, affective et personnelle, revendiquée par nombre d'auteurs, thuriféraires exaltés ou pressants et poètes-misère qui placent dans le pouvoir leur dernier espoir. Le rapport établi sur Abel – autoproclamé « poète lyrique-latin de la Restauration » et qui sollicite à plus de quinze reprises le département des Beaux-Arts et le cabinet de la Maison du Roi entre 1825 et 1830 – est on ne peut plus clair sur ce point :

« M. Abel, homme de lettres, expose que son manque de fortune le met hors d'état de faire imprimer les pièces de vers qu'il a composées à différentes époques pour chanter la louange de la monarchie, et réclame, à cette occasion, quelque encouragement qui le mette à même d'exécuter le projet qu'il a formé de publier cette partie de ses ouvrages littéraires. Les demandes d'allocation de cette nature ne couvrent souvent que le désir d'obtenir un secours ; mais une fois accordé à titre d'encouragement, la personne qui le reçoit se fait une obligation de remplir envers l'administration un engagement que l'on n'a pas eu l'intention réelle de contracter ; et l'auteur finit par se trouver, avec son engagement, dans le même état de pénurie. On pense donc que dans les circonstances où ces sortes de grâces seraient accordées il vaudrait mieux exprimer à l'homme de lettres, ainsi récompensé, que la somme qui lui est

38. Ce qu'il confie à Vigny dans une lettre du 21 avril 1821 : « Le gouvernement m'a demandé sur le baptême des vers, que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue », *Correspondance d'Alfred de Vigny*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, tome 1, p. 127.

39. Lettre du 19 avril 1818, Arch. nat. F17 1031 (dossier 15).

allouée ne doit avoir d'autre emploi que celui qu'il jugera convenable de lui donner. »⁴⁰

Certains panégyristes prolixes sont ainsi considérés par le pouvoir comme de véritables importuns. Hus n'obtient rien des Bourbons qu'il a célébrés avec une outrance confuse et Valant, pour sa part, est regardé comme un fou envahissant et indésirable⁴¹. La logique est celle d'un libre mécénat du prince revendiqué nettement par La Rochefoucauld : « Il est quelques hommes dans cette double cathégorie [hommes de lettres et artistes], qui bien que n'ayant point sollicité les grâces du Roi n'en paraissent pas moins dignes de sa bonté et à l'égard desquelles il semble un devoir de l'administration de prendre l'initiative en appelant sur eux spontanément la faveur royale. »⁴²

Dans cette gestion des sollicitations et des pensions par l'État royal, se lit donc un double mouvement d'autonomisation du pouvoir : par l'affirmation d'un mécénat d'État émanant du libre choix du pouvoir ; par le refus d'une logique du service déterminant les relations entre hommes de lettres et pouvoir. La réinterprétation du genre de l'éloge à l'âge romantique, marquée par l'affirmation de l'écrivain comme instance libre et critique, doit être pensée en regard de cette attitude du pouvoir. Elle nourrit, tout d'abord, la déception violente et le ressentiment de la bohème du premier XIX^e siècle autant que des royalistes fervents. Si, en cela, ils ne font que prolonger la rhétorique de la bohème des Lumières à l'égard du pouvoir⁴³, ils teintent néanmoins leur discours d'une amertume politique nouvelle. De fait, ces hommes de lettres qui s'estiment exclus du système des gratifications et des pensions nourrissent une rancœur à l'encontre d'un pouvoir considéré comme ingrat non seulement à l'égard des artistes mais, surtout, à l'égard de ses fidèles et dévoués sujets⁴⁴. Ils témoignent ce faisant, avec plus ou moins d'agressivité, de clivages âprement vécus entre écrivains installés et marginaux, redoublés alors par des clivages sociaux entre les individus se négociant une place dans la société postrévolutionnaire et ceux qui n'y parviennent pas. Le rapport entre les thuriféraires de la Restauration et le pouvoir cristallise donc, en profondeur, des enjeux politiques autour de la reconnaissance par la monarchie des services rendus par ses tenants. Le courrier de ces thuriféraires est ainsi dominé par l'idée, pour reprendre les termes désabusés de Durand de Modurange, que

40. Rapport du Bureau des Encouragements et Affaires littéraires à La Rochefoucauld, 20 septembre 1826.

41. Une note jointe à son dossier déclare : « M. Valant est un fou qui ne cesse de réclamer sans sujet. M. [?] en a deux cartons pleins de ses demandes auxquelles il ne répond plus depuis longtemps. », F17 1029(9).

42. Procès-verbal de la 5^e séance de la commission des pensions littéraires, 20 janvier 1826, discours de M. le vicomte de La Rochefoucauld, O3 1305.

43. Étudiée par Robert Darnton dans son ouvrage *The Literary Underground : Publishers and Booksellers in the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, traduction française, *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1983.

44. On peut renvoyer sur cette question aux travaux de Jean-Clément Martin ainsi qu'à l'ouvrage récent d'Emmanuel de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil : les élites, la Restauration, la Révolution*, Paris, Fayard, 2005.

seule « l'opposition est alimentaire » et que « la poésie n'est qu'une futilité quand elle sert tous les intérêts sociaux »⁴⁵. Ce constat amer s'ancre indéniablement dans la conscience – plus ou moins élaborée – de ce que les règles de fonctionnement du champ littéraire sont en train de changer et que se forme un marché dans lequel la pratique thuriféraire n'est plus rentable. À partir du moment où les faveurs royales ne sont plus – et de loin – les seules ressources financières des auteurs, à partir du moment où des écrivains peuvent vivre de la diffusion et de la vente de leurs œuvres, où les faveurs d'un autre public que le roi peuvent devenir substantielles, effectivement, la pratique de l'éloge du pouvoir est mise à mal. Cette rancœur propre à la bohème littéraire, ces ressentiments plus ou moins irraisonnés⁴⁶ s'expliquent donc pour une bonne part par l'avènement mal vécu de nouvelles règles commençant à régir le métier d'auteur. Aussi certains thuriféraires dénoncent-ils pêle-mêle le succès des pamphlétaires, la « prostitution des grâces royales »⁴⁷ et l'indifférence du pouvoir. Il semble en effet indéniable que l'État monarchique contribue alors, à un moment où croît le nombre des gens de lettres, à précipiter la fin de la tradition du poète des princes, favorisant le renouvellement – voire la rupture – de son dialogue exclusif et ancien avec les hommes de lettres, accompagnant l'émergence d'une figure neuve d'écrivain, tributaire d'un public pour lequel il s'arroge une tribune. Les nouvelles règles de fonctionnement du marché du livre, qui affranchissent l'auteur du pouvoir tout en le liant plus fortement au lectorat, accentuent de leur côté ce mouvement. Ainsi s'expliquent, pour partie, les tensions et ambivalences du discours d'éloge sous la Restauration, irréductible à la célébration révérencieuse du pouvoir, irréductible également au simple échange codifié entre le poète et le prince.

Nouvelles postures de thuriféraires, réinterprétation et instrumentalisation du genre, rapport au pouvoir et réponses de ce pouvoir, fonctionnement du marché du livre, tout ce qui se joue derrière la pratique de l'éloge sous la Restauration révèle les paradoxes fatals de ce genre à l'orée du *xix^e* siècle. Lié, d'une part, à la sollicitation et au mécénat monarchique le plus classique, il porte en effet la marque des tensions profondes qui remettent en cause ce système et annonce à la fois l'avènement d'une nouvelle figure d'auteur et sa propre mort. Christian Jouhaud a souligné qu'au *xvii^e* siècle, les dis-

45. Dans une lettre du 31 mars 1826 à La Rochefoucauld. Il ajoute que « l'homme dont la jeune gloire voudrait croître à l'ombre des lys, vit dans la misère et le désespoir. [...] Cependant il voit de vils pamphlétaires, dont la honteuse célébrité ne sera que d'un jour, se créer une existence aisée et une apparence de considération », Arch. nat., O3 1299.

46. Invariablement marqués par la dénonciation d'obscurs complots et par une virulente rhétorique de la dénonciation. Blanc, par exemple, se pose constamment en poète victime de menées diaboliques : « J'éprouve non seulement de la gêne extrême dans les ressources pécuniaires mais encore une foule de contrariétés qu'on est parvenu à me rendre tout à fait insupportables au moyen d'une police secrète implantée dans la police royale », lettre du 29 septembre 1827 à La Rochefoucauld, Arch. nat., O3 1315.

47. Lettre de Drap-Arnaud à Doudeauville, 17 octobre 1824. Arch. nat., O3 307.

cours inspirés par le mécénat d'État n'en conservaient pas moins leur part d'autonomie et de transgression, et que les auteurs parvenaient finalement à gagner en autonomie par une légitimation sociale accrue dérivée de ce système en apparence contraignant. C'est indéniablement au XIX^e siècle que se joue l'achèvement de ce mouvement d'émancipation paradoxale⁴⁸. Marqué, d'autre part, par la revendication d'un espace d'affirmation politique, l'éloge se rattache alors à ces multiples expressions et gestes politiques qui débordent l'élitisme du vote dans les monarchies censitaires mais sont voués à la disparition avec l'affirmation de pratiques politiques plus efficaces de l'âge démocratique. L'avènement de nouveaux usages et la démocratisation de l'expression politique ne peuvent que rendre désuets – à plus ou moins court terme – ces formes anciennes d'adresse au prince. La littérature de célébration, redéfinie comme genre polémique et profondément politique, ne peut totalement s'affranchir de ses contraintes formelles et les critiques qu'elle véhicule sont inévitablement limitées. Ainsi la production s'amenuise-t-elle considérablement sous Charles X tout en se radicalisant dans l'enthousiasme figé ; significativement aussi, elle répercute faiblement certains débats – telle la question grecque – qui se trouvent d'autres tribunes. Difficile de ne pas lire ici les prémisses d'un double basculement – vers d'autres formes d'action et de mobilisation ; vers cet autre destinataire que constitue l'opinion publique, révélateur de l'usure du genre et du constat de son impuissance politique.

*Corinne Legoy est chercheuse associée
au Centre de recherches en histoire
du XIX^e siècle (Universités Paris-I et Paris-IV)*

48. Christian Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000.